

lui cette passion vivace du jeune amour qui ne peut s'éteindre au premier souffle, fût-il âpre et froid comme un vent d'hiver. C'était un de ces sentiments dont, môme tantôt, on peut perdre le souvenir dans les agitations brûlantes d'une vie active et accidentée ; mais qu'on retrouve dès que le calme s'est fait sur la journée, et, que, sincèrement on s'interroge.

Peu à peu, toutefois, sous l'influence des années, cette tendresse ardente de poète changeait de nature. L'amour se faisait amitié. Si Jean écrivait toujours à la Chénaie, ses lettres étaient moins fréquentes, plus calmes aussi, toutes littéraires ; elles rendaient compte des poèmes imaginaires plutôt que du poème personnel ; et, en les lisant avec mélancolie, Mme de Bliville soupirait et disait :

"Je l'avais prévu ; la voilà donc éteinte cette belle et vive tendresse de mon pauvre Jean... déjà !

Ce déjà avait duré cinq ans. Berthe n'avait pas compté les jours parce que, dans sa vie, ils avaient été tous pareils, tous consacrés à son père et à sa sœur Aliette. L'enfant devenue jeune fille, était sympathique et charmante, remarquablement sincère surtout, et ce culte de la vérité l'avait aidée à triompher de toutes ses imperfections infantines. Est-il possible de commettre une faute quand on s'est promis de n'avoir jamais recours au mensonge pour la voiler ?

Elle conservait un souvenir fidèle à l'ami de son enfance, à ce Jean de Kermadec, dont le nom, maintenant illustre, se voyait sur les livres aux vitrines de tous les libraires. La "Gazette" du général analysait de temps en temps une nouvelle œuvre. Aliette demandait à sa grande sœur de lui prêter le volume dernièrement édité. Comme il ne contenait que de saines et nobles pensées, on le confiait volontiers à la jeune fille. Elle le lisait avec enthousiasme, et en retenait de longs fragments.

On était en décembre. Dans le parc la terre congelée brillait d'un éclat vitreux, les branches d'arbres, couvertes de givre, formaient, sur le ciel des dentelles bizarres, des arabesques fantastiques..... Par ce temps d'hiver, l'occupation extérieure devenant impossible, le général, assis devant un grand feu, se consolait des coups de bêche qu'il ne pouvait donner en enfermant, dans de petits sacs étiquetés, toutes sortes de graines rares.

Près du général le vieux Turc se chauffait avec délices. Comme à un invalide on lui tolérait large place au foyer. Il en abusait, l'égoïste. Molemment allongé sur le tapis, il chassait peu à peu son maître, et accaparait toute la flamme. Mme de Bliville souriait en brochant une fleur sur une chasuble.

"Vous êtes trop faible pour Turc, mon père ; il faudrait mettre un terme à ses envahissements. Turc, dehors !"

L'épagneul se leva pour être fidèle à ses traditions d'obéissance ; mais ce fut un simple simulacre de soumission, car, après avoir regardé sa maîtresse, il reprit sa place sur la

moquette, et continua de contempler béatement la flamme. Bientôt cependant, il parut sortir de sa quiétude, et un bruit pareil à celui d'une houssine régulièrement agitée se fit entendre.

"Ah ! Turc, dit joyeusement le général, si tu commences à remuer la queue, c'est que ta favorite n'est pas loin."

En effet, la porte s'ouvrit, et la favorite, grande élancée, une rose de Noël à la main, un bout de chanson sur les lèvres, entra comme un tourbillon ; le grand air l'avait animée ; elle était ravissante.

"Oh ! la délicieuse promenade, s'écria-t-elle. Si James nous a emmenées dans son cab, Mabel et moi. Nous allions comme le vent ; tout passait comme une ombre ; les arbres, les grèves, c'était une folle envolée. Décidément il est fanatique de notre belle Normandie, sir James, car il projette un nouvel hivernage pour l'an prochain."

Aliette tirait son petit chapeau, et consolidait ses tresses brunes... juste la teinte des cheveux de Mme de Bliville ; l'ordre étant remis dans sa coiffure, elle reprit :

"En moins d'une heure, grâce à ce bon sir James, mes ourses ont été faites. J'ai vu Mlle Micheline. J'ai remis à notre amie toutes sortes d'algues marines et de coquilles. Elle te remercie, Berthe, d'avoir fait pour elle cette abondante moisson.

Elle babillait comme un oiseau de volière ; puis, sans transition :

—Tiens ! voilà la *Gazette de France*.... encore sous sa bande. Oh ! que vous n'êtes pas curieux. Ces graines vous absorbent à un point ! Comme vous j'adore la campagne et les fleurs... mais à la condition, toutefois, que chaque jour me vienne un écho de Paris. Je vais lire, voulez-vous père ?"

Elle dégageait la feuille de sa bande, et gravement elle se mit à parcourir les colonnes.

Ah ! petite Aliette si l'on aimait tant le journal, n'était-ce pas parce qu'on espérait y rencontrer un nom acclamé et sympathique : le nom du parrain de Jeanne, de la belle poupée soigneusement conservée dans une vitrine comme le jouet le plus cher de la joyeuse enfance.

Elle lisait de sa voix bien timbrée, bien limpide ; elle lisait pour son père les faits politiques ; mais, entre chaque paragraphe, son regard interrogeait la partie littéraire, et, tout à coup, interrompant la grave politique :

"Oh ! fit-elle, quel événement ! quel bonheur ! oh ! Berthe, Berthe, la voilà donc confirmée cette espérance de M. de Kermadec dont tu me parlais hier. C'est décidé, on va jouer enfin son beau drame, et le jouer à la Comédie-Française !... On en dit des merveilles."

Elle restait là, songeuse, comme si déjà elle voyait la scène ; puis avec ardeur :

"Nous irons, n'est-ce pas ? c'est un devoir d'amitié. Je serai si heureuse d'entendre acclamer notre ami !

"Sera-t-il acclamé ?" répliqua tranquillement le général, en achevant de mettre, dans un cornet, ses graines de Marguerite-reines.

Aliette parue indignée.

"Vous en doutez, mon père ? Pour moi, j'en suis sûre."

Alors, implorant avec gentillesse ce tendre général, qui ne la refusait jamais :

"Vous viendrez, n'est-ce pas ? mon bon petit père ; je serai si heureuse ! ..... Puis, j'ai justement une toilette tout fraîche, toute neuve. Quelle bonne occasion de la produire !"

Le général la regardait, si jolie avec ses yeux brillant de désirs, et qui se faisaient interrogateurs.

"Ah ! dit-il, tu connais mes principes : Je ne quitte jamais la Chénaie. Si je pouvais, comme le colimaçon, me mettre en route avec ma maison sur le dos, je ne dis pas ; mais, comme mon fauteuil, ma lampe mon jardin, mon foyer seraient un bagage un peu lourd, je reste au milieu de tous ces objets familiers, qui sont la douce habitude, le bonheur des cheveux blancs."

Il souriait avec malice en voyant l'ombre s'étendre sur le visage de sa fille ; ce charmant visage si éclairé d'enthousiasme à la minute précédente. Il reprit toutefois :

"Je reste donc ici résolument ; mais, rassure-toi, Aliette, je ne suis pas un tyran ; je n'impose à personne mes goûts de jardinier-ermite. La jeunesse aime le mouvement, les émotions ; elle a en horreur la monotonie. Adresse donc ta requête à notre sage Berthe, et si elle consent à te servir de chaperon, je mettrai à la disposition, de mes chères filles une bourse, où, sans trop les compter, j'aurai glissé des pièces d'or."

Aliette sauta au cou de son père, puis elle s'élança vers sa sœur :

"Tu veux bien, n'est-ce pas, Berthe ? Songe donc, entendre sur la scène la première composition théâtrale de M. Jean ! mais, je le répète, c'est un devoir pour moi. Si je ne m'intéressais pas au succès de cet écrivain, je serais une ingratitude, car enfin, j lui dois la vie ! Te souviens-tu avec quelle audace il est accouru à mon secours ?"

Aliette jetait sur Mme de Bliville un regard implorant, et, d'une voix caressante :

"Allons, petite sœur, c'est décidé ; nous irons, n'est-ce pas ?"

Berthe le voulait bien, et Aliette, joyeuse comme une grande enfant qu'elle était encore, embrassa vivement sa sœur, et sauta de nouveau au cou du général, avec un tel élan qu'elle fit tomber à terre tout un tas de paquets de graines.

"Aliette... fais donc attention ! Quand donc seras-tu raisonnable ?"

Précipitamment elle releva les graines, saisit les deux pattes de Turc, effaré, puis, à travers le salon, exécuta, en sa compagnie, une danse fantaisiste.

Quelques jours plus tard, Mme

de Bliville et sa jeune sœur, établies dans une vaste chambre de l'hôtel du Bon La Fontaine, s'activaient à leur toilette. Aliette, si indifférente un temps ordinaire aux questions de parure, y prenait, ce soir-là, un intérêt inusité. Elle était vêtue de rose tendre, et elle donnait une pose gracieuse à la branche d'églantine piquée dans ses cheveux ; elle mettait aussi son gant avec une grâce coquette qu'elle n'aurait hier encore ; sa démarche avait je ne sais quoi de souple, de joyeux, qui faisait plaisir à voir ; il y avait en elle un mélange d'enfantine mutinerie et d'aristocratique aisance.

Berthe l'enveloppa d'un vêtement d'étoffe blanche, soyeuse et légère, et les deux sœurs prirent place dans le coupé qui les attendait à la porte de l'hôtel. Lorsqu'elles arrivèrent rue Richelieu, c'était, devant les Français, un va-et-vient incessant d'équipages. De tous côtés on se rendait à cette première. Les deux sœurs gravirent le péristyle. Aliette se sentait très impressionnée. Pour la première fois de sa vie elle entra dans un théâtre, et le contrôle,—trois messieurs gantés de frais, cravatés de blanc,—lui parut fort solennel. Elle marchait légèrement sur la moquette des escaliers, et lorsqu'elle pénétra dans la baignoire, que Berthe avait louée, elle eut la sensation d'un éblouissement. Du cintre au parterre la salle resplendissait. Des flammes de gaz allumaient, dans le grand lustre de cristal, des ruissellements de clartés. Sous cette lumière puissante le velours rouge des balcons et des sièges s'avivait encore tandis que les ornements dorés prenaient le plus vif éclat. Le grand rideau couleur de pourpre demeurerait mystérieusement abaissé. Que cachait-il sous ses plis ? le succès ou l'échec ?... Pas une place n'était inoccupée. Tout Paris était là, avec ses toilettes magnifiques : ses satins, ses velours, ses dentelles, ses éventails agités, ses lorgnettes braquées, ses cheveux poudrés ou ornés de fleurs, ses bijoux, ses diamants en colliers ou en bracelets. Faisant fond aux toilettes féminines, c'était l'habit noir des hommes et le gilet à cœur laissant voir le large plastron blanc.

Tous les mondes avaient là leurs représentants : le Faubourg, la Finance, les Clubs, les Lettres ; auteurs connus, amis de Jean, et critiques reconnaissables aux sourcils froncés, à l'air grave du juge que rien ne peut corrompre. Toutes ces têtes, droites ou inclinées, tour-